

Paul Dirkx et Pascal Mougin (dir.),  
*Claude Simon : situations*  
ENS Éditions, Lyon, coll. « Signe », 2011, 208 p.

Sylvie Lannegrand  
National University of Ireland

Claude Simon figure parmi les écrivains français les plus étudiés, et les plus en faveur auprès de la critique, comme le rappellent à juste titre Paul Dirkx et Pascal Mougin, directeurs du présent ouvrage, basé sur un colloque organisé en 2008 à la Sorbonne Nouvelle Paris 3. L'ambition des auteurs est d'offrir une dimension nouvelle aux nombreux travaux effectués sur cet auteur par les critiques français et anglo-saxons, surtout depuis les années 1980. Les analyses de l'œuvre simonienne concernent le plus souvent la mémoire et le temps, l'intertextualité, le rapport au genre autobiographique ou

encore le rôle de l'image. Sans écarter ces éléments essentiels, les auteurs se proposent de centrer l'analyse sur un aspect jusqu'alors peu exploité : la dimension culturelle, sociale et historique des écrits de Claude Simon, non pas comme contexte (dans un rapport d'opposition au texte) mais comme partie intégrante de l'écriture simonienne. Les onze contributions du volume se divisent en quatre parties consacrées respectivement à la genèse de l'écrivain, aux champs intellectuels et littéraires auxquels ce dernier se rattache, à la question sociale et politique, enfin à « l'écrivain dans son œuvre ».

Les trois premiers articles fournissent d'intéressantes analyses sur l'héritage provincial et parental de Claude Simon. Sans revenir sur la question déjà traitée du rejet de la société provinciale et en prenant appui sur divers romans, dont *Le Vent*, *L'Acacia* et *Le Tramway*, Jean-Yves Laurichesse se propose de cerner le rapport entre l'écrivain et son héritage provincial ainsi que la façon dont celui-ci s'inscrit dans l'œuvre ; il traite en particulier de l'ambivalence du regard porté sur la petite aristocratie, « entre férocité satirique et secrète tendresse » (p. 31), ambivalence due en particulier à la dimension affective et au rapport à la mère, et s'intéresse ensuite à l'influence de l'environnement d'origine sur la sensibilité artistique du jeune Claude Simon (musique et peinture), domaine qui reste encore à explorer. Pascal Mougin, prolongeant une étude d'Alastair B. Duncan, se penche quant à lui sur la nature problématique de ce qui, des mots mêmes de Simon, était perçu par la famille maternelle comme une « mésalliance », pour tenter d'expliquer certains choix et engagements de l'homme et de l'écrivain (en particulier dans *L'Acacia*), l'un comme l'autre devant nécessairement composer avec des héritages antagonistes. Se référant à deux catégories

développées par Bourdieu, Mougín avance l'hypothèse que « le travail de l'écrivain vise précisément à concilier ces deux destins » (p. 46), à savoir l'« ascétisme de trajectoire » illustré par le père et « l'ethos aristocratique » que représente la mère, dans le domaine tant esthétique que stylistique. La phrase simonienne, si particulière, porterait ainsi la marque de ce double héritage, valorisant l'effort et la lente progression, d'une part, se gardant de toute effusion, de l'autre. Marie-Odile André s'interroge quant à elle sur le rapport au biographique révélé dès le premier roman de Claude Simon, *Le Tricheur* (rapport qui s'oppose à la distance prise par l'auteur vis-à-vis de ce texte) et propose une réflexion sur la figure auctoriale telle qu'elle se construit au fil de l'œuvre. Les enjeux de « l'acte » que constitue cette « entrée en écriture » (p. 58) sont analysés du point de vue de l'investissement de l'auteur, tant existentiel que littéraire.

Dans la deuxième partie, intitulée « Positionnements », Katerine Gosselin, Michel Bertrand et Cécile Yapaudjian-Labat scrutent les champs littéraires et intellectuels pour mieux situer l'œuvre de Claude Simon dans ces possibles réseaux d'influence. Dans le prolongement des travaux de Nelly Wolf, Katerine Gosselin réévalue le lien qu'entretient l'œuvre simonienne avec le Nouveau Roman. Basée essentiellement sur les entretiens et conférences de Claude Simon, l'analyse prend en compte l'articulation de deux discours présents chez l'écrivain : l'un qui se livre à une critique du roman traditionnel par l'affinité soulignée avec des auteurs comme Proust, Joyce et Faulkner, l'autre qui s'inscrit au contraire dans le sillage d'une tradition romanesque (bien qu'en opposition à cette tradition) et considère le roman comme œuvre d'art. Dans les deux cas, le roman traditionnel demeure le point de référence (même s'il est mentionné en réponse à des propos critiques) et constitue

en quelque sorte un « roman du Nouveau Roman » (p. 81). À la lumière de la correspondance entre Jean Dubuffet et Claude Simon (un échange de lettres qui s'échelonnent entre 1970 et 1984, avec de plus ou moins longues interruptions), Michel Bertrand étudie le dialogue entre le peintre (qui parle aussi de sa pratique de l'écriture) et le romancier (qui aborde la question de l'influence de la peinture sur sa pratique romanesque) et commente leurs univers artistiques respectifs, s'attachant aux points communs qui rapprochent leurs œuvres. La question de l'humanisme, souvent traitée, est envisagée sous un angle novateur par Cécile Yapaudjian-Labat, qui explore, entre autres textes, le *Discours de Stockholm* et plusieurs romans, dont *Les Géorgiques*, *La Route des Flandres* et *Le Jardin des Plantes*, afin de déterminer les raisons d'une lecture humaniste quand l'auteur prend soin de s'en écarter et quand ses romans s'inscrivent précisément dans une dynamique de rupture avec les conceptions littéraires conventionnelles et la croyance en un progrès humain. Rejoignant ainsi l'article de Gosselin, Yapaudjian-Labat montre comment Claude Simon se situe par rapport à une tradition dont il demeure l'héritier et continue de traiter dans ses textes de la condition humaine, preuve qu'« il croit encore au pouvoir de la littérature » (p. 115). L'étude conclut sur les nuances, voire sur l'ambivalence de la position de l'écrivain vis-à-vis d'un humanisme tout à la fois critiqué et revendiqué, position révélant un certain « rapport mélancolique au monde moderne » (p. 116).

L'étude de la question sociale et politique fait l'objet de la troisième partie, qui comprend des articles de Patrick Rebollar, Nathalie Piégay-Gros et Michèle Touret. À partir d'une étude lexicale des textes romanesques de Claude Simon, le premier article propose plusieurs réflexions sur l'évolution du politique

dans l'œuvre, notant entre autres que le traitement du politique dénote une vision pessimiste quant aux possibilités de liberté d'action, « appartient le plus souvent à une isotopie historique posée en arrière-plan narratif » (p. 129) et s'accompagne d'une position de « surplomb historique et géographique » (p. 130). Citant de nombreux textes, dont *Gulliver*, *Triptyque*, *Les Géorgiques*, *L'Acacia*, *Le Tramway*, Nathalie Piégay-Gros étudie la spécificité du traitement romanesque de la domestique et la manière dont Claude Simon s'écarte du roman naturaliste et réaliste du 19<sup>e</sup> siècle pour créer une figure profondément ambivalente, tout autant dévouée, soumise et silencieuse, que cruelle, perverse et révoltée. L'évocation de la domestique, figure mythologique et archaïque qui s'inscrit en dehors de l'Histoire, ne mène à aucun moment à une analyse de nature sociologique qui s'exprimerait en termes de conflits de classes. Michèle Touret analyse enfin l'usage que fait Claude Simon de la documentation dans *Le Jardin des Plantes*, en s'appuyant sur deux exemples précis : l'intégration dans le texte, par montages, prélèvements de phrases et modifications, des carnets de Rommel ; et la façon dont l'écrivain utilise dans son roman l'entretien réel sur la défaite de 1940, accordé à un journaliste du *Figaro* en 1990. L'examen de ces deux exemples débouche sur une réflexion concernant la place du lecteur au sein d'une œuvre où il importe d'établir une collaboration littéraire.

La dernière partie, consacrée à « L'écrivain dans son œuvre », s'attache tout d'abord à l'importance et au rôle du référent dans *Le Jardin des Plantes*. Yona Hanhart-Marmor commente finement des passages tirés de ce roman, « couronnement d'environ cinquante ans d'écriture littéraire » (p. 163), et montre comment l'écrivain exploite dans son texte

les potentialités du référent, engendrant par l'écriture un référent d'un nouvel ordre, loin du sens où l'emploi péjorativement le Nouveau Roman. « C'est l'écriture qui crée le référent » (p. 170). Une excellente analyse de l'entretien avec le journaliste (auquel l'article de Michèle Touret fait aussi référence) montre comment Claude Simon traduit par l'écriture, et non par un recours à la théorie, ses conceptions sur le travail littéraire et le processus de création. Pour clore le volume, l'article de Paul Dirx retrace l'évolution de l'écriture simonienne, des premiers romans jusqu'au *Tramway*, du point de vue du « corps écrivain » : au fil des textes, les incorporations se multiplient, comme se précise la dimension picturale de l'écriture et s'accroît l'importance de la « matière graphique » (p. 186) par les rôles conjugués de la perception et de la mémoire. Prenant appui sur un grand nombre de romans, Paul Dirx propose le terme de « socio-autographie » pour qualifier ce « réinvestissement fictionnel des schèmes de vision du monde intégrés et réactivés pendant l'écriture par le corps écrivain » (p. 184).

Ce volume à la présentation impeccable et aux contributions de qualité apporte un complément précieux aux études existant sur l'écriture de Claude Simon.